

Actualité culturelle :

L'Histoire au Présent

AUTOUR DE LA RÉVOLUTION RUSSE

C'était il y a un siècle. Et l'événement était de taille. L'idéologie, les violences qui l'accompagnèrent devaient marquer pour jamais le XX^{ème} siècle. D'une littérature à sa mesure, voici une première salve.

Le maréchal Foch, à l'issue de la Grande Guerre, remarquait : «Si la France n'a pas été effacée de la carte, c'est avant tout à la Russie que nous le devons». Cette Russie qui, au vrai, accompagna la genèse du conflit où devait sombrer la vieille Europe. Serge Pavlovitch Andolenko, né en Ukraine en 1907 dans une famille de l'aristocratie de vieille tradition militaire, quitta la Russie en guerre à douze ans. Saint-cyrien, il participera à la campagne d'Italie, entrera dans Strasbourg libérée et commandera le 5^{ème} Régiment étranger pendant la guerre d'Algérie. Général de brigade, il meurt en 1973. Il a laissé, outre une biographie du général Souvorov, et une histoire cursive de la Grande Guerre à l'Est. **La guerre de 1914-1918 sur le front russe** est précieuse en ce qu'elle s'inscrit dans un courant historiographique initié par l'émigration blanche. Si toutes les thèses que ce livre avance ne sont pas toutes recevables, il apporte des correctifs sérieux à d'inacceptables distorsions, voire à l'amnésie. Un regard russe sur une armée détruite de l'intérieur, qui est loin d'être négligeable. D'autant que ce moment, d'une brutalité inouïe, est au cœur du basculement de la Russie dans l'aventure révolutionnaire (*Éd. des Syrtes, 288 pages, ill.*).

Au début de 1917, lorsque Petrograd se soulève et qu'abdique le tsar, Lénine, le chef du parti le plus révolutionnaire, condamné à l'exil par les tribunaux tsaristes, ronge son frein en Suisse et rêve de se précipiter dans la mêlée. Mais il est pris au piège. Ni la

France, ni la Grande-Bretagne n'ont envie de faciliter le passage d'un troubleur dont ils savent son opposition farouche à la guerre. Pour lui, une seule issue : traverser l'Allemagne en train, gagner la Suède en ferry et rejoindre avec les moyens du bord le poste frontière d'Haparanda, à l'extrémité septentrionale du golfe de Botnie. L'affaire apparaît impossible. À ceci près que les Allemands, attentifs à affaiblir les alliés – ils arment les nationalistes irlandais, stimulent les mutineries en France et rêvent de déclencher une insurrection aux frontières de l'Inde... –, savent le désir du laeder bolchevique. Avec en vue l'objectif de déstabiliser, voire d'annihiler le front de l'Est, portant un coup décisif à l'ennemi, le ministère des Affaires étrangères allemand trouve sans peine la solution, d'autant qu'il semble avoir été généreux de leur or pour certaines de ses opérations révolutionnaires. On va faire passer Lénine et son entourage à travers l'Allemagne, accédant même au désir qu'il exprime du statut d'extraterritorialité. Le wagon sera hermétiquement clos, protégé du monde extérieur. Tout contact avec les populations ennemies de la Russie est donc exclu. Français et Britanniques connaîtront l'arrangement, sans intervenir. **Lénine 1917. Le train de la révolution** de Catherine Merridale, excellente spécialiste du monde russe, est la chronique serrée de ce voyage étonnant. Le 9 avril, les voyageurs se rassemblent à l'hôtel Zähringerhof, à Zurich. Ils sont trente-deux, dont l'épouse de Lénine, Nadejda Kroupskaïa, sa maîtresse Inessa Arland, Karl Radek, les Zinoviev. Le train franchit la frontière à Schaffhausen. L'aventure commence. Plus de trois mille kilomètres, à travers trois pays. Huit jours de voyage, exaltés, presque sans manger ni dormir. Francfort, Berlin, Malmö, Stockholm, Boden... Et l'arrivée, de nuit, à la gare de Finlande, à Petrograd. Ces quelques jours, dont l'historienne étudie les prodromes et le déroulement, auront dans l'histoire un poids immen-

se. Un ouvrage sûr, très documenté, qui se lit comme un roman (*Éd. Payot, 336 pages, 39 ill.*).

Les ouvrages consacrés à Lénine constitue une masse énorme. Il faudra faire une place à part à une étude majeure, Lénine politique de Dominique Colas, professeur émérite à Sciences Po et chercheur au CERI. Elle dit tout, à la fois les contours conceptuels du projet politique, la façon dont il a été conduit à son terme et les mots qui l'ont soutenu. La conviction du chef révolutionnaire est que la Russie, en dépit d'une paysannerie très largement majoritaire, s'identifie à la classe ouvrière. C'est à elle qu'échoie le rôle moteur, sous la tutelle étroite d'un parti-État qui ne pourra «se renforcer qu'en s'épurant». Il aura, seul, le monopole de la violence, imposera son idéologie, régulera l'économie et combattra les ennemis de classe pour conduire l'humanité au bonheur. La répression, loin d'être un accident ou la réponse à une situation de crise, est une composante fondamentale du projet léniniste, et vise à enrayer toute tentative de faire obstacle au processus engagé, même passive. Il appartiendra à l'autorité centralisée et aux «révolutionnaires professionnels», propagandistes et agitateurs, de forger une «volonté unique» où l'individu est compté pour rien. Lénine est à la tête de ce puissant mouvement d'éducation des masses. Son œuvre, gigantesque, représente quelque quarante mille pages dans l'édition imprimée de 2007, étant exclus notes, brouillons, esquisses et fragments divers. Lentement mûri, le projet est réalisé en un temps record – Lénine souffre dès 1921 des troubles dont il mourra -, et se révélera durable jusqu'à l'effondrement du régime soixante-dix ans plus tard. Un ouvrage important, sur un moment singulier de l'histoire où la terreur s'était vue inscrite dans la genèse et la substance même d'une pensée politique (*Éd. Fayard, 528 pages, ill.*).